

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA DERNIERE NUIT DE CAMILLE DESMOULINS

GIRARD, P.-J.

Monologue — 1879

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CAMILLE DESMOULINS

1 répliques

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LA DERNIERE NUIT DE CAMILLE DESMOULINS	5
---	----------

LA DERNIERE NUIT DE CAMILLE DESMOULINS

SCÈNE 1

(S'animant.)

(Pause - plus bas :)

(Il penche son front sur son bras et paraît s'endormir un instant puis, il relève la tête, égaré.)

(Il les compte.)

(Il retombe en sanglotant, la figure entre ses mains. - Pause.)

(Il lit cette lettre :)

CAMILLE DESMOULINS

Quatre murs pour prison et pour ciel une voûte,
Sombre comme la nuit, d'où l'eau suinte et dégoutte.
Un silence absolu s'étend autour de moi...
Parfois, j'ai peur !... Parfois, mon coeur est plein d'effroi.
Mon sommeil est rempli par de sinistres rêves :
Partout, à mes côtés, je n'entrevois que glaives,
Que rivières de sang où de pesants radeaux

5

S'en vont chargés de chair humaine aux échafauds...
Oh ! Noire expiation ! Fatalité ! Délire !
Quel triste sort sur moi s'abat comme un vampire ! 10
Moi, le plus pur de tous ! On m'appelle indulgent,
Suspect, conspirateur, et sans doute un agent
De Pitt ou de Cobourg ! Moi, le premier fidèle
A notre Liberté, cette grande immortelle !
Contre Catilina qui donc s'est élevé ? 15
Où donc est Cicéron ? Et qui donc a gravé
Le premier de son sang : République et Patrie ?
Ai-je assez combattu pour que l'on m'injurie ?
Ai-je assez mérité le supplice et la mort
Pour qu'au fond de vos coeurs vous n'ayez nul remord ? 20
Noirs hiboux des Feuillans, dans votre affreux repaire,
Riez Vadier, riez Vouland, riez Barère,
Riez Caligulas de la Convention,
Riez en attendant la loi du talion,
Ma tête est en vos mains. Dans votre arène infâme, 25
Marius, noble et fier, attend et vous réclame.
Ah ! Billault, l'homme intègre, et Saint-Just, l'homme fort,
Amar, Collot d'Herbois, apôtre de la mort,
Vous voulez de mes os en faire une hécatombe !
Vous voulez ma dépouille, insulter à ma tombe ! 30
Sinistres dictateurs et traîtres souverains,
Vous qui tenez ce soir en vos sanglantes mains
D'Éaque et de Minos la balance et le glaive
Pour frapper sans merci, sans pitié ni sans trêve,
Les citoyens de coeur à chaque carrefour, 35
Juges accusateurs, vous pâlirez un jour !
Vous porterez aussi sur l'échafaud vos têtes
Quand le peuple lassé se dira qui vous êtes,
Et, courbant vos grands fronts que je vois si petits,
Enfin mettra le terme à vos grands appétits... 40
Et toi, royal vautour, tu trembles sur ton aire,

Ô mon ancien ami, superbe Robespierre,
 Ils te font peur aussi ? Timide Jacobin
 Tu n'oses, devant eux, plus me tendre la main !
 Quand leur injuste arrêt vient frapper ton oreille 45
 Sur ton fauteuil de cour ta volonté sommeille !
 Soit. Le torrent qui passe aura ton corps aussi.
 Un fléau quel qu'il soit doit être sans merci.
 Oh ! combien sont partis dans l'aveugle tourmente !
 Combien sont morts bercés par une foi puissante ! 50
 Titans nobles et fiers, voix de la liberté,
 Apôtres convaincus de la Fraternité,
 Quel destin vous poussait sur cette pente étrange
 Qui conduit maintenant dans un gouffre de fange ?...
 Après Pharsale, encor plus pâle que Caton, 55
 Hier, à mes côtés, j'ai vu pleurer Danton !
 Au travers de ces murs j'écoute et je devine
 Les sourds gémissements de Fabre d'Églantine.
 Lacroix est arrêté, Bazire est arrêté,
 Et pire encore, hélas ! - ô sombre vérité ! - 60
 On jette, comme on fait du dernier des rebelles,
 Au fond d'un noir cachot cet Hérault de Séchelles
 Qui pendant nos grands jours présida nos décrets.
 De son noble labeur voici donc les effets !
 La Convention meurt, agonise ; elle est morte 65
 Sous les coups répétés de l'infâme cohorte,
 Et ses membres épars sous un souffle mortel
 S'en vont courber le front sur un sanglant autel !...
 Taillis d'êtres vivants, tragique pépinière
 Condamnés à la mort par coupe régulière ! 70
 Qui donc de la justice ose tenir la main ?
 Nul homme vertueux n'est sûr du lendemain.
 Qui donc parle de loi, d'honneur et de patrie ?
 La loi n'est plus la loi quand plus fort qu'elle on crie.
 Le plus audacieux frappe. Et l'arrêt respecté 75

Par la foule aussitôt devient autorité.
Qu'importe si le droit, primé par la vengeance,
Est étouffé ! Qu'importe aux bourreaux la souffrance
De celui qui se tord, pâle, les yeux hagards,
Défait, les bras tendus vers leurs fauves regards ! 80
Le peuple bat les mains dans l'arène de Rome
Quand aux pieds du lion il voit tomber un homme,
Et Lucullus sourit derrière son rideau
A l'aspect tout sanglant de ce hideux lambeau.
C'est lui qui l'a jeté... Mais, un beau soir, la foule 85
D'un spectacle commun, indifférente et soûle,
S'habitue au trépas d'un simple gladiateur.
Il lui faut un tribun. Il lui faut un prêtreur.
Et visant au sommet où Lucullus se place,
Frémissante, irritée, ivre de sang et lasse, 90
Pour achever ce jour incomplet, presque nul,
Au cirque fait rouler la tête du consul.
Ce cirque vous attend, Collot d'Herbois, Varenne,
Ô lutteurs insensés d'une mer souveraine !
Le flot monte... et la plage est pleine de débris... 95
Oh ! Combien dédaignant les rêves du proscrit,
Pâle, désespéré, loin de tout ce qu'il aime,
De son pays chéri, loin de ses amis même,
Combien ont préféré de tailler un linceul
Dans les plis du drapeau de la patrie en deuil !... 100
Et moi-même bientôt, triste épave flottante,
Arrachée au vaisseau par l'aveugle tourmente,
J'irai frapper ces bords qui nous réuniront,
Moi plus tôt, vous plus tard, avec la palme au front ;
Rameau bien différent, pur ou taché de boue, 105
Obscur ou rayonnant, et que l'histoire cloue
Sur le pilori noir ou bien au piédestal
Qui marque pour toujours l'être impie ou loyal.
Je les accuse encore !... Et toujours sur ma bouche

Viennent toujours les noms du tribunal farouche. 110
 Pourquoi cette pensée à ceux qui vont mourir
 Emplit-elle le coeur ? Et pourquoi tant haïr
 Lorsque l'on est si près des portes de la tombe ?
 La nuit couvre déjà le malheureux qui tombe.
 À quoi bon tant de haine, à quoi bon tant de fiel, 115
 Pour dormir, après tout, de l'éternel sommeil ?...
 Il fait bien froid ici... Ce noir cachot me glace.
 Dans mes veines je sens comme un frisson qui passe..
 Serait-ce du trépas le premier battement ?
 Camille aurais-tu peur ?... Non, j'ai froid seulement. 120
 Mais, ma faiblesse est grande et ma tête se vide,
 Mon front devient brûlant et ma bouche est aride ;
 C'est la fièvre, sans doute... Il y a bien longtemps
 Que je n'ai pas dormi du sommeil des enfants,
 Paisible, sans souci, sans amère pensée, 125
 Heureux du lendemain et de la nuit passée...
 O rêves d'autrefois qu'êtes-vous devenus ?
 Quels souffles animaient mes amours ingénus,
 Confondant dans mon coeur, la Liberté, Lucile,
 La patrie affranchie, à nos actes docile, 130
 Le peuple confiant et se donnant la main,
 Fort de son droit, heureux, sûr de son lendemain.
 Ces rêves sont passés !... La prison les remplace...
 Jamais du fond du coeur la douleur ne s'efface,
 Et ma douleur à moi date de bien des jours, - 135
 Remords, devrais-je dire, et remords pour toujours !...
 Les pauvres Girondins à leur haine immolés
 Durent bientôt mourir sous leurs coups accablés !
 Et moi, désespéré de cet arrêt sévère,
 J'implorai - vain espoir - Saint-Just et Robespierre. 140
 Ils rirent de mes pleurs. - L'infâme tombereau
 Emporta les martyrs au pied de l'échafaud !...
 Depuis ce jour j'ai peur et mon âme inquiète

Flotte comme un débris dans la sourde tempête.
Oh! je suis bien puni !... Sinistres jacobins !... 145
Ô montagne inflexible !... Ô pauvres Girondins !...
Encor ce maudit rêve... Il m'étouffe... Il me tue...
Où suis-je ? Où suis-je, enfin ? Ces murs sont sans issue...
Pourquoi sont-ils couverts d'un épais crêpe noir ?...
Pâles dans leurs linceuls d'où viennent-ils ces hommes ? 150
Ils marchent pas à pas, deux à deux... Ô fantômes !
Que voulez-vous ?... Parlez ?... Ô mon Dieu! ce sont eux.
Eux, qui ?... les Girondins
Deux, six, dix, vingt, vingt-deux,
Tous ! Ils avancent vers moi leurs mains décharnées. 155
Grâce!... Que voulez-vous, ombres infortunées ?
Que voulez-vous Brissot ? Que veux-tu Gensonné ?
Venez-vous insulter le pauvre condamné ?
Venez-vous me maudire et lancer l'anathème
Sur mon front?... Oh ! J'ai peur... ma souffrance est extrême... 160
Venez-vous m'apporter le triste son du glas
Qui précède de peu le moment du trépas ?
Ou venez-vous peut-être apporter l'espérance
A mon coeur ulcéré ? Répondez ?... Non... silence...
Je suis si jeune encore et le ciel est si beau ! 165
Descendre tout vivant dans un étroit tombeau,
Quel crime affreux !... Qu'entends-je ? On ouvre... Mon âme
Obscurément se perd dans un dédale infâme ;
Mon coeur semble brisé sous un poids étouffant...
Ô ma bonne Lucile ! Ô mon petit enfant !... 170
Que s'est-il donc passé ? Ma joue est inondée.
C'est la fièvre... Bientôt - et ma cause est plaidée, -
Le jour va revenir apportant mon arrêt.
Le tribunal, sans doute, a rendu son décret,
Car c'est la nuit qu'il frappe, au plus profond de l'ombre, 175
Comme un vil assassin au détour d'un mur sombre...
L'heure fuit à grands pas... Du fond de ce cachot,

O ma femme adorée ! À toi ce dernier mot.

Relisons.

« Ma Vesta, ma Lucile, mon ange

180

« Encore un jour peut-être et la noire phalange,

Hydre aux griffes de fer, nous aura séparés...

Séparés pour jamais ! Ils se sont enivrés

De ma douleur amère. À quoi bon me défendre ?

Le tribunal me juge et ne veux pas m'entendre.

185

Je n'ose croire encor les hommes si méchants,

Injustes et cruels dans leurs sombres penchants...

Et l'on m'arrache à toi, ma Lucile adorée 1

À nos tristes amis, à ta mère éplorée !

Aux baisers innocents de notre enfant chéri

190

Qui souriait jadis lorsque j'avais souri !

Ange ! Tu lui diras bien souvent que je l'aime.

Raconte lui plus tard mon désespoir extrême.

Mon sang ne rougira pas son frêle berceau :

J'apporte l'innocence au bord de mon tombeau !...

195

Nous nous verrons plus tard, quand Dieu sur cette terre

Aura clos pour jamais ta mobile paupière.

Ô ma tendre Lucile ! Ô ma divinité !

C'est au ciel, près de Dieu, que vit la Liberté.

Adieu, Lucile ! Adieu, ma chaste bien-aimée,

200

Je ne m'appartiens plus... ma vie est consumée !... »